de Salisbury. On a de lui : *Acta et monumenta Ecclesiæ* (Londres, 1563, in-fol. ; 1684, 3 vol. in-fol.), ouvrage généralement connu sous le titre de *Martyrologe*, et contenant l'histoire émouvante des martyrs de la foi protestante. Par ironie, les catholiques l'ont appelé la *Légende dorée de Fox*. Le *Martyrologe* obtint un prodigieux succès et fut souvent réimprimé. La vie de Jean Fox a été écrite par son fils et placée en tête des *Actes et monuments de l'Eglise*.

FOX (Luc), navigateur anglais du commencement du XVIIe siècle. Tourmenté, d'après ses propres expressions, de la manie des découvertes au Nord, depuis l'année 1606, où il avait vainement sollicité l'autorisation d'accompagner John Knight en qualité de lieutenant, ce ne fut qu'en 1631 qu'il obtint du roi qu'on lui confiât un bâtiment pour le voyage qu'il se proposait de faire. Fox était un homme hardi, mais trop confiant en lui-même, et ce défaut se trahit de toutes parts dans le récit pompeux qu'il a fait de son expédition. Il avertit cependant le lecteur « de ne point s'attendre à des phrases fleuries ou à des expressions éloquentes ; car cet enfant de sa plume, engendré dans les froids climats du Nord, où les études classiques ne sont point en honneur, n'a pas sucé le doux lait de la rhétorique. » Arrivé dans le détroit d'Hudson, Fox se trouva fort embarrassé par les glaces. A l'île de Salisbury, il observe que l'aiguille devient lente et presque insensible dans ses mouvements, phénomène qu'il attribue « à la vivacité de l'air qui circule entre l'aiguille et son point d'attraction. » Il donna le nom de *Sir Thomas Rowe's Welcome* (Bienvenue de sir Thomas Rowe) à une île située sur la côte orientale de l'Amérique. Il y trouva le cimetière des naturels du pays, dans les tombeaux desquels étaient disposés des arcs, des flèches et des javelots pour la plupart garnis de fer ; l'un d'eux l'était de cuivre. Fox en conclut que les Européens avaient passé dans ces parages. De retour en Angleterre, Fox paraît avoir vécu dans l'obscurité jusqu'à sa mort, dont on ignore la date. Les voyages de Fox ont été publiés sous le titre : *The North-West Fox's Travels* (Londres, 1635, in-4o).

FOX (George), fondateur de la secte des quakers, né à Drayton (Leicestershire, Angleterre) en 1624, mort en 1690. Son père, pauvre tisserand, ne put pousser bien loin l'instruction de son fils. A défaut d'instruction et de science, il lui enseigna une honnêteté scrupuleuse ; il fit de cet enfant un homme loyal et austère. Fox fut placé chez un marchand de bétail, qui l'envoyait garder ses troupeaux dans les bois. La solitude des forêts, les longues heures passées en présence de la nature, développèrent encore plus son penchant déjà si prononcé pour la méditation. Il atteignit sa dix-neuvième année et commença ses travaux d'évangélisation.

Le tableau de l'Eglise anglaise à cette époque est bien sombre : abus du patronage, qui imposait aux paroisses des pasteurs honteusement dépendants, incapables ou dégradés ; cumul des bénéfices entre les mains des recteurs ; pasteurs titulaires se faisant remplacer par des vicaires au rabais ; frivolité mondaine des ecclésiastiques ; dureté dans la perception des dîmes ; décadence de la prédication, tous les vices, tous les excès avaient envahi l'Eglise anglicane. Fox allait trouver des disciples.

Il quitta son maître, revêtit un habit de cuir, cessa de voir sa famille et parcourut l'Angleterre, appelant ses compatriotes à la repentance (1648). L'état de l'Eglise était triste, grave ; Fox proposa un remède radical. A l'exemple de tous les mystiques, il élevait au-dessus de toute révélation écrite l'autorité de la parole intérieure ou de l'Esprit-Saint. « Les Juifs, disait-il, avaient l'Ecriture, et cependant n'avaient-ils pas crucifié Jésus-Christ ? C'est le Saint-Esprit qui ouvre à chacun l'intelligence des saints livres et lui enseigne ce qu'il doit croire, enseigner et pratiquer. Il faut l'attendre dans un calme absolu ; il entre alors dans l'âme et signale sa venue par des crises d'agitation et de tremblement. » Ces crises physiques firent donner aux membres de la secte le nom de *quakers* (trembleurs). Fox prêcha d'abord à Manchester, et trouva des disciples ; car, à cette époque orageuse (1648), on était avide de mouvement et de réformes. On voulait une transformation complète dans l'ordre politique et religieux. Fox était pourtant assez excentrique ; il avait dans son costume, dans ses habitudes, quelque chose de surprenant qui devait éloigner de lui. Mais on distinguait bientôt en lui une haute et puissante moralité, une conviction sincère et un véritable amour pour ses frères. Nous avons dit que sa réforme fut radicale. En effet, il déclarait inutiles ou funestes tous les moyens extérieurs, toutes les cérémonies adoptées, de temps immémorial, dans les églises. Les sacrements, la prédication ancienne et pompeuse, les chants sacrés, le ministère ecclésiastique, tout cela disparut parmi les quakers. « Où l'Esprit ne parle pas, rien ne le remplace ; mais où l'Esprit parle, il a en tout temps le droit de se faire écouter. » Partant de là, on se réunit, on se recueille, on appelle l'Esprit de Dieu dans son cœur et on attend son arrivée en silence. Celui qui l'a reçu se lève et parle ; les autres écoutent.

On peut aisément relever des pratiques bizarres dans le quakérisme, par exemple l'habitude des adeptes de rester tête couverte en tout lieu et en toute occasion. Les quakers refusaient de prêter serment. Fox fut mis en prison pour ce refus, qui parut scandaleux. Mais ces singularités n'empêchaient pas la secte de prospérer et de s'accroître ; car, à côté d'elles, on découvrit en Fox et dans ses disciples des traits admirables, excluant toute raillerie : l'économie, le travail, une discipline vigilante, les vertus conjugales, l'amour paternel et l'amour filial, la bonne foi dans les affaires, une charité sans bornes pour les pauvres, les malades, les prisonniers, une profonde horreur pour l'esclavage et pour la guerre. Et l'on reconnut si bien par la suite la sincérité de ces vertus, que l'affirmation d'un quaker tint lieu de serment.

Rencontré dans une de ses tournées par des soldats, Fox leur fit des réponses si singulières, qu'il fut amené en prison à Londres. Cromwell voulut le voir ; il l'interrogea et le fit relâcher comme inoffensif. Enhardi par cet accueil, Fox commença à évangéliser Londres. Lorsque Cromwell voulut prendre le titre de roi, Fox lui demanda audience et combattit vivement cette funeste résolution. Charles II persécuta les quakers. Alors Fox se multiplia et parcourut tout le royaume, l'Irlande même, pour exhorter ses disciples à la fermeté et à la patience. En 1666, ils respirèrent et se donnèrent une organisation régulière. Fox passa en Amérique, où il obtint de grands succès, consolidés par W. Penn. A son retour, il fit un voyage en Hollande, où ses partisans se multipliaient ; mais sa santé était altérée. Il eut du moins, en mourant, la satisfaction de voir son œuvre établie et consolidée.

C'est à W. Penn que les quakers durent, avec leur établissement en Amérique, l'organisation régulière de leur communauté, et c'est à Barclay qu'ils durent le développement scientifique de leur doctrine. Les écrits de Fox ont été réunis en trois volumes in-folio. On trouve dans le premier son *Journal*, dans le second sa *Correspondance*, dans le troisième des renseignements sur sa doctrine. Une autre édition en huit volumes in-octavo a paru à Philadelphie, sous le titre de *Journal or historical account of the life, travels and sufferings of George Fox*.

FOX (Charles-Jacques), homme d'Etat, l'un des plus grands orateurs qu'ait eus l'Angleterre, né à Londres en 1748, mort le 13 septembre 1806. Il était le troisième fils du premier lord Holland, adversaire politique de lord Chatham, père du dernier Pitt. Ainsi, les fils des deux rivaux étaient destinés à continuer une lutte qui devait, par son éclat, tenir le monde en suspens pendant quarante années. Fox, à son début, n'annonçait point ce qu'il devait être plus tard. Il se montra d'abord fort enclin au plaisir, surtout au jeu. Son goût pour la parure lui fit une réputation de dandy. Ces écarts de jeunesse, cette insouciance, ces oublis de la dignité extérieure de la vie étaient la conséquence inévitable du système d'éducation qui avait été employé à l'égard du jeune Charles. Lord Holland, charmé de l'heureux naturel de son fils, voulut qu'on le laissât se développer en toute liberté : enfant, il n'eut d'autres guides que ses fantaisies puériles ; jeune homme, d'autres maîtres que ses passions. Quant à ses instituteurs, ils ne devaient le gêner en rien : ils devaient même se laisser gouverner par lui. Il avait été envoyé d'abord à l'école préparatoire de Wandsworth, et y avait eu Pampelonne pour maître de français ; à neuf ans, il était entré au collége d'Eton, et y avait suivi les leçons du père de Philippe Francis, à qui l'on attribue les *Lettres de Junius*. Là, il avait laissé voir les défauts et les qualités qui devaient faire de sa vie un étonnant mélange de faiblesse et de grandeur : c'était un turbulent meneur de toutes les bruyantes distractions et de tous les complots du collége, mais un élève d'élite, passionné pour les fortes études, un camarade aimé pour la rare bonté de son cœur. A quatorze ans, il avait fait, en compagnie de son père, le voyage de Paris et de Spa, et avait pu s'abandonner à son aise aux caprices les plus extravagants d'une jeunesse prodigue ; lord Holland avait poussé la complaisance jusqu'à lui faciliter chaque soir l'accès du tapis vert, et de cette époque date pour Charles Fox l'habitude de cette déplorable passion du jeu, habitude qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Au retour de Spa, il suivit encore, pendant une année, à Eton, les excellentes leçons du docteur Newcome, depuis archevêque d'Armagh. Il passa ensuite aux cours supérieurs du collége d'Hertford, à Oxford, université fréquentée par les étudiants du parti tory, auquel s'était rallié son père. Là, au milieu des folies d'une jeunesse des plus dissipées, Charles Fox n'en trouva pas moins le temps d'étudier Aristote, la philosophie, l'histoire, le théâtre anglais, la déclamation ; là encore, il écrivait sur le monde et la politique avec autant de justesse que s'il eût été un habitué des salons de Londres. Ses condisciples le saluaient déjà comme l'orateur, « dont la vigueur d'esprit ébranlerait un jour le bruyant sénat et animerait les cœurs des hommes d'Etat timides. » Il avait donc terminé ses cours universitaires de la façon la plus brillante. Son père décida que, pour compléter cette éducation, Charles, seul et maître de lui, irait sur le continent étudier la situation des divers Etats. Le jeune Fox se rendit d'abord à Paris et visita le reste de la France ; puis il continua son voyage par l'Italie et revint par la Suisse. Lord Holland, malgré son indulgence, avait dû le rappeler, à cause de ses folles dépenses ; Charles avait fait, à Naples seulement, 16,000 guinées de dettes, que, du reste, le père paya sans faire la moindre difficulté. En retournant en Angleterre, Fox visita Voltaire, à Ferney, où il reçut un gracieux accueil.

Il fut de retour en Angleterre en 1768, et il fit, dès lors, son entrée dans la carrière politique qu'il ne devait plus quitter. A peine avait-il l'âge légal, vingt ans, pour avoir le droit de se présenter aux élections générales du Parlement ; mais le crédit de son père ne l'en fit pas moins élire à la Chambre des communes par le bourg de Minhurst, dans le Sussex. Le célèbre Wilkes, condamné pour libelle et alors en prison, réclamait son droit de siéger au Parlement, pour le Middlesex qui l'avait élu ; tous les publicistes se prononçaient en sa faveur ; Fox eut le triste courage de s'élever contre la cause du droit ; le ministère l'en récompensa par des places lucratives. Son indépendance native le rendait peu propre à se soumettre aveuglément aux ordres d'un chef : une première fois même, il s'était séparé du parti ministériel et avait donné sa démission de commissaire de l'Amirauté ; mais une prompte réconciliation le fit rentrer en faveur, et il obtint alors la place de lord de la Trésorerie. Les goûts de folle dissipation, aidés par ses honneurs prématurés, étaient encore plus forts en lui que son penchant naturel vers les opinions généreuses. Son père, avant de mourir, avait payé pour lui, en 1774, l'énorme chiffre de 140,000 liv. sterl. (3,500,000 fr.) de dettes ; et, néanmoins, lorsque lord Holland mourut, l'héritage qu'il laissait à Charles Fox avait été à demi dévoré d'avance par celui-ci en fantaisies ruineuses de toute nature, mais surtout au jeu et sur le turf. Les courses de chevaux l'avaient entraîné aux frais exorbitants d'une écurie de trente bêtes de race, et à des gageures et paris énormes, qu'il perdit souvent, quoiqu'il allât jusqu'à monter lui-même, dans le champ, ses coursiers favoris. Ainsi, il semblait que cet emportement pour le plaisir et les prodigalités dût le retenir à jamais dans une dépendance d'opinion peu faite pour son caractère. Mais les faveurs du pouvoir étaient choses trop vulgaires ; il fallait à l'âme bouillante du jeune orateur les enivrements de la popularité. En 1772, on le vit tout à coup passer dans les rangs de l'opposition. Lord North, premier ministre, s'en vengea en le privant de tous ses emplois ; Fox, assis encore au banc ministériel, reçut de la main d'un huissier le billet que voici : « Sa Majesté a ordonné la formation d'une nouvelle commission de la trésorerie, dans laquelle je n'aperçois pas votre nom. » C'était d'une insultante ironie ; mais Fox devait trouver dans l'opinion publique d'amples dédommagements. Son entrée dans l'opposition lui permit enfin une attitude politique franche, digne, en harmonie avec ses instincts généreux. Désormais il puisera à la source de la véritable éloquence, il se fera sans contrainte le défenseur du droit et de la liberté. La communauté de principes et de sentiments amènera une alliance solide et maintiendra une constante amitié entre le chef populaire de l'opposition et Edmond Burke, dont le nom, dans les annales de la politique anglaise, est resté le synonyme d'homme de bien, de caractère intègre et pur. L'enthousiasme qu'excitaient le talent de Fox et la chaleur de ses nouvelles convictions devint universel. Blessé dans un duel qu'il eut à la suite d'une violente sortie contre les renégats de l'opposition, il fut l'objet d'ovations délirantes ; la foule se pressait à sa porte pour s'informer de son état. Dans le Parlement, le ministère pliait sous sa parole puissante, tantôt écrasé sous une logique irrésistible, tantôt percé par la pointe acérée du sarcasme. On n'oubliera jamais ce trait lancé au premier ministre à propos de la guerre des colonies américaines : « Alexandre le Grand, disait Fox, n'a pas conquis autant de pays que lord North aura eu le talent d'en perdre dans une seule campagne. » Le ministère North, si funeste à la puissance anglaise par ses stupides violences en Amérique, tomba enfin, en 1782, et Fox eut la direction des affaires étrangères dans le nouveau cabinet, présidé par lord Buckingham. La mort de ce dernier, survenue peu de temps après, entraîna la chute du ministère. Fox avait su, par d'utiles réformes, mériter de plus en plus les sympathies du peuple. Pitt, pour la première fois ministre, faisait partie de la nouvelle administration. Elle fut énergiquement attaquée par Fox, qui ne craignit pas, au risque de perdre sa popularité, de s'allier avec lord North pour renverser de communs adversaires. Ils y réussirent, et prirent leur place dans le cabinet. C'est ce ministère qui signa la paix qui consacrait l'indépendance des Etats-Unis (1783). La politique modérée conseillée par Fox à l'Angleterre vis-à-vis de ses colonies de l'Amérique du Nord triomphait enfin ; mais il eut moins de succès dans la tentative qu'il fit ensuite pour briser la monstrueuse puissance de la compagnie des Indes : le bill qu'il présenta à cet égard fut rejeté par la Chambre des lords, malgré le beau discours qu'il y prononça, et qui est regardé comme son chef-d'œuvre oratoire. Descendu encore une fois du pouvoir, et un peu déconsidéré par son alliance avec une fraction du torysme, il redevint lui-même, et, par la vigueur de son opposition, la franchise de ses allures, ne tarda pas à reconquérir son ascendant d'autrefois. Hâtons-nous d'ajouter que, depuis quelque temps, Fox comprenait que la gravité du caractère et la dignité extérieure de la vie sont au nombre des devoirs de l'homme politique. Cette réforme sur lui-même ne sera pas, il est vrai, sans rechutes ; mais ce fut déjà beaucoup pour lui de s'être déterminé à vendre ses chevaux de course, à diminuer ses prodigalités, à fuir des sociétés trop frivoles. Il n'eut pas, il est vrai, la force de renoncer au jeu ; mais ne saurions-nous l'absoudre, en songeant à la grandeur de son rôle politique ? La maladie du roi, en octobre 1788, lui fournit l'occasion d'une lutte ardente contre Pitt, alors à la tête du conseil. Il soutint avec habileté la candidature du prince de Galles à la régence, et il était près de réussir et de supplanter son adversaire, lorsque celui-ci vint annoncer le rétablissement de la santé du roi. Pitt était dans le vrai ; il le fut encore en 1790, lorsqu'il voulut empêcher la Russie de se fortifier dans la mer Noire. Fox triompha de lui dans cette circonstance, et ce succès lui valut l'honneur équivoque de voir placer son buste par Catherine entre ceux de Démosthène et de Cicéron. A la même époque, la Révolution française étonnait le monde par ses prodiges, et Fox l'accueillait avec transport. Ce sera son plus beau titre de gloire aux yeux de la postérité d'avoir soutenu avec constance l'émancipation du peuple français, alors même que certains excès semblaient justifier les défaillances des plus sympathiques de nos voisins. Sa conviction, à cet égard, était telle, qu'il lui sacrifia une amitié illustre, celle de Burke, dont l'ébranlement de 1789 avait échauffé la bile. Pendant le procès de Louis XVI, Fox proposa au Parlement de faire des démarches pour sauver ce monarque ; il chercha ensuite à éviter une déclaration de guerre à la France ; la rupture des relations diplomatiques ayant eu lieu, il fit tous ses efforts pour renouer la paix, sous la Convention et sous le Directoire. Dans un banquet que lui offrirent les whigs, on l'entendit prononcer un toast à *Sa Majesté le peuple souverain*, au grand scandale de la cour. Enfin, la paix qu'il désirait tant entre les deux grands peuples eut lieu en 1801. Il en profita pour venir à Paris, où il reçut l'accueil le plus chaleureux de toutes les classes de la société. Le premier Consul le reçut avec les démonstrations d'une vive amitié, et le titre de membre associé lui fut conféré par l'Institut. A peine était-il rentré à Londres que la paix d'Amiens était rompue. A la mort de Pitt, en 1806, il le remplaça au ministère. Son premier soin fut d'entamer des négociations pour rétablir la bonne amitié avec la France ; mais la mort vint le surprendre au milieu de cette œuvre importante. Napoléon en eut un grand regret. « L'instant de la mort de Fox, dit-il, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, a été une des fatalités de ma carrière. S'il eût continué à vivre, la cause des peuples l'eût emporté, et nous eussions fixé un nouvel ordre de choses en Europe. » Fox était un caractère fort remarquable. Il avait peu des préjugés de sa nation, et il avait su se défendre de ce patriotisme exclusif, de ces haines jalouses qui distinguent l'aristocratie anglaise. Dominé par des passions ardentes, on lui reproche d'avoir trop cédé à celle du jeu. Pendant ses ministères, ses commis venaient souvent l'entretenir d'affaires au milieu d'une partie, et, sans se déranger, il tenait les cartes d'une main et donnait des signatures de l'autre. Comme orateur, on a dit qu'il est le Démosthène de l'Angleterre, et que Pitt en est le Cicéron. Ses *Discours* ont été recueillis en 6 volumes, et traduits en français. On a encore de lui : *Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart* (1808), traduite en français en 1809, par d'Andresel (2 vol. in-8o), et *Apologie de la révolution de 1688*.

Voici le jugement que porte sur cet homme d'Etat M. de Rémusat :

« Fox était peut-être, comme homme, supérieur à Pitt : il ne le valait pas comme homme de gouvernement, il était moins complet. Il lui manquait cet équilibre entre les facultés de l'esprit, les dons du caractère, les émotions de l'âme et le pouvoir de la raison ; enfin, cette possession de soi-même qui résiste aux entraînements et aux caprices, toutes ces qualités qui, justement proportionnées, rendent même la médiocrité capable des affaires publiques, et qui, portées à un certain degré d'élévation, rapprochent celui qui les réunit de l'idéal de l'homme d'Etat. Il y avait dans son esprit, son talent, sa vie, il y avait dans sa manière, pour emprunter une expression aux peintres, quelque chose de *lâché*, de l'incorrection dans la grandeur. Ces défauts ne sont pas toujours incompatibles avec la gloire politique... Il est toujours resté comme ministre au-dessous de sa supériorité naturelle. Le temps lui a manqué pour faire autre chose que des efforts, et, même mieux servi par les événements, il n'aurait probablement jamais égalé dans la conduite des affaires son heureux rival pour la suite, la constance, la dignité, le commandement. En lui succédant au gouvernement, il ne le fit donc pas oublier, et son court ministère, pour n'avoir pas été sans honneur, ne sera point pourtant de ceux qui laissent une trace brillante dans l'histoire. »

M. Théry, un de nos bons critiques littéraires, a apprécié le même personnage ainsi qu'il suit :

« Charles Fox, qui entra bien avant W. Pitt au Parlement, l'avait déjà fait retentir des accents d'une haute éloquence ; mais ce fut surtout lorsqu'il eut trouvé un rival digne de lui, lorsque l'opposition de principes et la différence de convictions l'eurent armé contre un homme si redoutable dans les luttes de la parole, que son beau talent appela et justifia l'admiration générale. Les élans vigoureux, les inspirations inattendues de son éloquence balancèrent l'influence que Pitt exerçait par l'invincible séduction de ses discours. Egalement pressants, énergiques, habiles à faire valoir toutes les circonstances, à montrer la force et les avantages d'un système, à découvrir les parties faibles du système opposé, Fox a plus de chaleur, une ironie plus amère, une élévation plus habituelle dans les idées, plus de solennité dans le style ; Pitt connaît mieux les secrets ingénieux de l'éloquence ; ses railleries sont fines et mordantes, mais avec moins de violence ; il sait mieux envelopper son adversaire dans les plis et replis d'une logique dont il cache les ressorts ; son style est plus pur, plus harmonieux : il faudrait plutôt le comparer à Cicéron, et son rival à Démosthène. »

FOX (Charles), peintre et écrivain anglais, né à Falmouth en 1749, mort à Bath en 1809. Il était libraire lorsque, ruiné subitement par un incendie, il chercha des ressources dans ses talents artistiques et littéraires. Il parcourut à pied la Suède, la Norvége, une partie de la Russie, dessinant les vues et les paysages remarquables qui s'offraient à lui, et, de retour en Angleterre, il se fit un renom comme peintre de paysages et de portraits. En même temps, Charles Fox étudia la littérature et les langues de l'Orient, surtout de la Perse. On a de lui, outre divers ouvrages restés manuscrits, une *Série de poëmes contenant les plaintes, les consolations et les plaisirs d'Achmet Ardebelli, exilé persan, avec des notes historiques et explicatives* (1797, in-8o), ouvrage qu'il publia comme une simple traduction, bien qu'il soit de lui, et qui fut accueilli avec faveur.

FOX (William Johnson), homme politique et publiciste anglais, né dans le comté de Suffolk en 1786, mort en 1864, fils d'un tisserand. Il embrassa la carrière ecclésiastique, fut d'abord ministre de l'Eglise indépendante, puis s'attacha à la secte des unitaires. Esprit ouvert à toutes les idées généreuses, zélé défenseur de toutes les réformes utiles, libéral ardent, Fox fut un des plus chauds partisans de l'agitation réformiste en faveur du libre échange, de la liberté religieuse, etc., et il ne cessa de propager ses idées, soit par des discours prononcés dans des meetings et à la Chambre des communes, dont il fut nommé membre en 1847, soit par de nombreux articles publiés dans la *Westminster Review*, dans le *Prospective*, dans le *Weekly dispatch*, etc. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Idées religieuses ; Lettres d'un ouvrier tisserand de Norwich ; Lectures particulièrement adressées aux classes laborieuses* (1844, 3 vol.)

FOX (sir Charles), ingénieur civil anglais, né à Derby en 1810. Après avoir rempli divers emplois subalternes, il fut nommé par Robert Stephenson ingénieur en chef adjoint de la compagnie du chemin de fer de Londres à Birmingham. Quand ce chemin fut achevé et livré à l'exploitation, Fox fonda, avec M. Brumah, une association commerciale ayant pour objet d'exécuter des travaux de génie civil et d'architecture, et qui fut plus tard désignée sous la raison sociale Fox, Henderson et Cie. En 1851, il présenta et fit accepter ses plans pour l'érection du Palais de cristal de Hyde-Park. L'exécution de cette grande entreprise valut à M. Fox le titre de baronnet. Plus tard, il érigea le Palais de cristal actuel de Sydenham. Une crise financière força, en 1857, la maison Fox, Henderson et Cie, à suspendre ses payements et amena, par suite, sa dissolution.

FOX (Henri), homme d'Etat anglais. V. HOLLAND.

FOXES (en langue indienne *Ottigamies*, en français *Renards*), tribu indigène de l'Amérique du Nord, faisant partie des grandes nations algonquines du même groupe occidental que les Sacs, les Miamis, les Menomonies, etc. Les Foxes habitaient primitivement l'extrémité méridionale de Green Bay (Baie Verte), dans l'Etat de Wisconsin ; ils ont été transportés depuis peu d'années au delà du fleuve Mississipi. Longtemps unis aux Sacs, ils ne forment réellement avec ces derniers qu'une seule tribu, ayant même langue, mêmes traits, mêmes mœurs, mêmes intérêts sociaux et politiques. Beaux, athlétiques, braves et guerriers, ils se montrent, plus que la plupart des tribus frontières des Etats-Unis, ennemis des liens de la civilisation. D'après le docteur Merson, ils se rapprochent, par la capacité intérieure de leur crâne, du type caucasien. Aux termes de divers traités conclus avec le gouvernement des Etats-Unis, de 1804 à 1842, les Foxes et les Sacs ont cédé tout le territoire qu'ils possédaient sur les rivières Mississipi, Missouri et Wisconsin (environ 5 millions d'hectares), et se sont établis à l'ouest du Mississipi, dans le territoire indien, où le gouvernement leur sert, à 5 pour 100, la rente d'un capital de 5,800,000 francs, prix d'acquisition de la totalité de leurs terrains de chasse.

Le nom d'Indiens Foxes est donné quelquefois aux indigènes des îles Fox, situées entre les côtes nord-ouest de l'Amérique et le Kamtschatka, dans l'archipel Aléoutien. Ces Indiens appartiennent aux tribus ichthyophages asiatiques. C'est une race paisible, timide, de petite stature, avec des pommettes saillantes, la face plate et de petits yeux ; par les traits, les mœurs et le langage, elle se rapproche des Esquimaux américains, et dérive probablement de la même souche.

FOX-HOUND s. m. (fok-aoun — de l'angl. *fox*, renard ; *hound*, chien courant). Véner. Chien pour chasser le renard.

FOY (Maximilien-Sébastien), général de division, orateur parlementaire français, né à Ham en 1775, mort le 28 novembre 1825. Il entra, à quinze ans, à l'Ecole d'artillerie de La Fère, assista comme lieutenant à la bataille de Jemmapes, devint promptement capitaine, mais fut incarcéré à Cambrai, après le 31 mai 1793, pour dilapidations et propos contre-révolutionnaires. Acquitté sur le premier chef par le tribunal militaire de Maubeuge, et renvoyé, pour le second, au tribunal révolutionnaire, il dut sa liberté au 9 thermidor. Il servit ensuite à l'armée du Rhin, reçut le grade de chef de bataillon sur le champ de bataille de Diersheim (1796), fit avec distinction la glorieuse campagne d'Helvétie sous Masséna (1799), puis celle d'Allemagne sous Moreau ; l'année suivante, vota contre le consulat à vie et contre l'empire, et montra dans la manifestation de ses opinions républicaines une franchise qui nuisit à son avancement. Malgré ses talents et ses services importants dans l'arme de l'artillerie, il n'était encore que colonel en 1808, lorsqu'il fut enfin nommé général de brigade après la bataille de Vimeiro, en Portugal. Masséna le choisit pour aller rendre compte à l'empereur de la fâcheuse situation de l'armée devant Lisbonne. Nommé par Napoléon général de division, Foy combattit en Espagne jusqu'à l'évacuation de ce pays, reçut une blessure grave à l'affaire d'Orthez (1814), fut inspecteur général d'infanterie à Nantes pendant la première Restauration, se rallia à Napoléon après le retour de l'île d'Elbe, assista à Waterloo, et rentra dans la vie civile après ce désastre. En 1819, le département de l'Aisne l'élut député. Dès son début à la tribune, l'orateur se révéla. A une éloquence mâle, il joignait un geste énergique, relevé encore par une physionomie des plus expressives. Il s'attachait à faire vibrer dans les cœurs les souvenirs glorieux de la République et de l'Empire, et toujours sa parole trouvait dans le pays un écho sympathique. Le général Foy était le type du constitutionnel pur : il avait accepté loyalement les Bourbons, à la condition qu'ils resteraient fidèles à la Charte, et tous ses efforts tendirent à les maintenir dans cette voie. Moins violent que Manuel, étranger aux complots où trempa souvent La Fayette, il avait su conquérir une immense popularité, sans soulever de vives antipathies chez ses adversaires politiques. Les questions les plus diverses, il les abordait avec un égal succès. Son ardeur au travail du cabinet, ses luttes de tribune, finirent par ébranler sa robuste constitution, et il succomba, encore dans la vigueur de l'âge. La mort du général Foy fut un deuil public. La nation adopta sa veuve et ses enfants : une souscription ouverte en leur faveur produisit un million en quelques semaines. Les *Discours* du brillant orateur ont été réunis, en 1826, en 2 vol. in-8o. On lui doit encore : *Histoire de la guerre de la Péninsule* (1827, 4 vol. in-8o), livre plein d'aperçus judicieux sur les campagnes des Français en Espagne et en Portugal jusqu'en 1808.

Nous croyons devoir reproduire ici le jugement porté par Cormenin sur le général Foy :

« Pour suppléer à l'insuffisance de son éducation oratoire, le général Foy méditait longuement ses harangues. Il en formulait, il en distribuait dans sa vaste mémoire l'ensemble et les proportions. Il disposait ses exordes, classait les faits, dressait ses thèses et ébauchait ses péroraisons. Puis, le voilà qui aborde la tribune, et, maître de son sujet, fécondé par l'étude et par l'inspiration, il s'abandonne au courant de sa pensée. Sa tête bout, son discours s'échauffe, se détend, s'allonge, se pétrit, se formule, se colore. Il sait ce qu'il va dire, mais il ne sait pas comment il va le dire. Il voit le but, mais il ne sait point par quels chemins il y arrivera. Il a les mains pleines d'arguments, d'images et de fleurs, et à mesure qu'ils se présentent il les prend, il les choisit, il les entrelace pour en assortir le bouquet de son éloquence. Ce n'est ni le froid de la lecture, ni la psalmodie monotone de la récitation. C'est un procédé mixte, à l'aide duquel l'orateur, à la fois solitaire et illuminé, improvisateur et écrivain, s'enchaîne lui-même sans cesser d'être libre, oublie et se souvient, rompt le fil de son oraison et le renoue, pour le rompre encore et le retrouver sans s'égarer jamais, mêle les saillies, les incidents, les soudainetés et le pittoresque du verbe, avec la réflexion, la suite et la pensée, et tire ses ressources et sa puissance de l'apprêt et de l'imprévu, de la précision rigoureuse de l'art et des grâces de la nature. N'est pas donné à qui veut d'être orateur de cette façon-là ; car il y faut de la mémoire et de l'invention, de l'originalité et du goût, du laisser-aller et de l'étude, qualités qui s'excluent le plus souvent... Mais si les grands discours du général Foy, malgré la parfaite exposition du sujet, la clarté de la diction et l'abondance des raisonnements, ne sont pas sans défauts ; si l'on peut leur reprocher d'être un peu compassés, un peu trop laborieux, de sentir trop l'huile, je n'en dirai pas autant de ses improvisations, qui couraient à brève haleine. Quel naturel ! quelle vive et puissante ironie ! quel incroyable bonheur de riposte ! et cela en toute occasion, à chaque pas, à chaque interruption ; et toujours le mot juste, le mot décisif ! »

— Bibliogr. V. dans la *Revue des Deux-Mondes* un article de M. Villemain : *Démosthène et le général Foy* (15 janvier 1853) ; P.-F. Tissot : *Notice biographique sur le général Foy*, en tête de ses discours ; René Perrin : *Notice sur la vie militaire de Foy*, en tête des *Pensées* du général Foy (Paris, 1821, in-18) ; Paul Lacroix (Bibliophile Jacob) : *Eloge historique du général Foy* (Paris, 1825, in-18) ; Cuisin : *Vie militaire, politique et anecdotique du général Foy* (Paris, 1825, in-18) ; F. Vidal : *Vie militaire et politique du général Foy* (Paris, 1826, in-18).

Foy (TOMBEAU DU GÉNÉRAL), au cimetière du Père-Lachaise. Ce monument, élevé par souscription nationale, est l'œuvre de David d'Angers pour la sculpture, et de Léon Vaudoyer pour l'architecture. Il se compose d'un édicule dont le fronton est porté par quatre colonnes d'ordre grec, et qui s'élève sur un grand soubassement. Au centre de l'édicule se dresse la statue en marbre du général Foy ; le soubassement ou piédestal est décoré de cinq bas-reliefs représentant : le *Génie de l'Eloquence* et le *Génie de la Guerre*, le *Général Foy en Espagne*, le *Général Foy à la tribune* et le *Convoi du général*. Le monument fut découvert le 28 novembre 1831, jour anniversaire de la mort du général Foy.

La figure principale, la statue, est drapée à l'antique. Cette concession au goût académique a été vivement critiquée par Gustave Planche, qui a exprimé le regret légitime que l'artiste n'eût pas cru devoir adopter le costume moderne pour cette figure comme pour celles des bas-reliefs : « Nous blâmerons hautement ce parti ; nous ne voyons aucune raison valable pour pardonner cette contradiction manifeste entre la statue et les bas-reliefs... La draperie ne vaut rien, d'ailleurs ; la disposition en est mauvaise, disgracieuse et lourde..... Toutes les portions vivantes de la statue du général sont admirablement exécutées ; la tête, les mains et les jambes sont de la chair vivante et pleine de sang. » Le célèbre critique ajoute : « Quant aux bas-reliefs, l'exécution des détails nous a paru généralement irréprochable. Le meilleur, à notre avis, est celui des *Funérailles*. Peut-être la foule n'y est-elle pas assez nombreuse, assez pressée ; peut-être eût-il été convenable de fouiller un plus grand nombre de plans. Plusieurs portraits de personnes célèbres sont d'une bonne ressemblance et d'un caractère élevé. Le statuaire a tiré bon parti du costume moderne ; c'est une arme qu'il nous a fournie contre lui-même. La *Séance à la Chambre* ne nous paraît pas aussi heureuse. L'auteur a eu tort, selon nous, de donner à la scène un caractère factice et convenu, de draper tous les députés dans un manteau, de les placer debout ; il devait accepter la scène telle qu'elle a dû se passer. A part cette critique, l'exécution de ce bas-relief est très-louable. L'*Episode de la guerre d'Espagne* est, selon nous, le moins bon de tous. La scène est embarrassée, et cependant elle n'est pas pleine. Le combat est mal engagé, et il semble que les acteurs s'arrangent à loisir pour mourir et se frapper... En résumé, malgré les défauts très-réels que nous avons signalés dans le tombeau du général Foy, personne aujourd'hui n'eût été capable, je ne dis pas de mieux faire, mais de faire aussi bien. »

La statue et les bas-reliefs du tombeau du général Foy ont été gravés au burin par Leroux et au trait par Normand. Ils ont été lithographiés par Marc. Une vue du monument a été gravée par Alex. Blondeau.

La grande et légitime popularité que le général Foy avait conquise par son attitude énergique et franchement libérale à la Chambre des députés lui valut plusieurs fois d'être représenté par la peinture et la sculpture. Une médaille même fut frappée en son honneur, après sa mort. Horace Vernet fit son portrait, qu'Achille Le Fèvre a gravé. Th. Bra et Flatters sculptèrent son buste. Caunois exposa sa statue au Salon de 1831. Fr. Dumont peignit un tableau qui le représentait prenant part à une *Discussion à la Chambre des députés*, œuvre des plus médiocres d'ailleurs. Enfin, Brocas peignit les *Derniers moments du général* (Salon de 1831), et Paul Carpentier représenta son *Convoi* dans un tableau, d'un effet triste et bien senti, qui fut exposé dans la galerie du Luxembourg, en 1831.

Ajoutons que tout récemment (janvier 1872), le conseil municipal de Ham a décidé l'érection d'une statue en l'honneur du général.

FOY (François), pharmacien et médecin français, né à Fontaine-sous-Mont-Aiguillon (Seine-et-Marne) en 1793. Il obtint, en 1817, son diplôme de maître en pharmacie et passa, en 1830, son doctorat en médecine. Cette même année, il se rendit à Varsovie, que ravageait le choléra, pour étudier cette terrible maladie, et s'efforça, par de courageuses expériences, de rassurer les habitants en prouvant qu'elle n'est point contagieuse. De retour en France, M. Foy fit des cours de pharmacologie et de matière médicale, puis devint successivement pharmacien en chef de l'hospice du Midi et de l'hôpital Saint-Louis. Il a publié : *Cours de pharmacologie* (1830, 2 vol. in-8o) ; *Du choléra en Pologne* (1832), écrit qui a valu à son auteur une médaille de l'Académie des sciences ; *Histoire médicale du choléra-morbus de Paris* (1832) ; *Manuel théorique et pratique du pharmacien* (1838, in-8o) ; *Traité de matière médicale et de thérapeutique* (1843, 2 vol. in-8o) ; *Manuel d'hygiène* (1845), etc.

Foy (CAFÉ DE), célèbre café du Palais-Royal, situé galerie Montpensier, et qui a subsisté jusqu'en 1863. Il avait été fondé dans la seconde moitié du XVIIIe siècle ; mais il n'acquit une grande notoriété que sous l'Empire et la Restauration ; il s'y forma un noyau d'habitués qui, pour la plupart, sont demeurés à l'état de types et d'originaux : entre autres, le vieux marquis de Ximénès, qu'on y voyait du matin au soir courir après les gazettes et, dans les instants de liberté que lui laissaient ses lectures, raconter à tout venant ses innombrables sujets de tragédies. C'est au café de Foy que s'était organisée, un peu avant la Révolution, la première souscription en faveur de la tentative aérostatique de Montgolfier. Nous devons aussi un souvenir à ce Baculard d'Arnaud, écrivain médiocre, qui avait la réputation du plus rude emprunteur qui se pût voir ; car, suivant Chamfort, il devait 300,000 livres en pièces de 6 sous. Lebrun (Ecouchard) reçut au café de Foy, d'admirateurs idolâtres, ce surnom de Pindare qu'il porta depuis sans en être trop écrasé. C'est au café de Foy qu'il lut un beau jour, dans un journal, que l'empereur venait de lui accorder une pension en récompense d'une *Ode à la grande armée*. L'étonnement de Lebrun, qui n'avait rien fait, se changea en amer désappointement, quand un nouvel arrivant lui apprit qu'il y avait erreur, et que cette pension s'appliquait à un autre. Lebrun-Pindare vint régulièrement au café de Foy jusqu'à son dernier jour : vieux et aveugle, il s'y faisait conduire par sa gouvernante. Un excentrique nommé Martin, que ses façons firent surnommer Martin le Cynique, égaya longtemps le café de Foy de ses lazzi et de ses pointes satiriques, où n'étaient pas toujours épargnés les puissants du jour. Mais un groupe spécial illustra surtout ce café : chaque soir, vers minuit, Carle Vernet, père d'Horace, s'y rendait à la sortie d'un théâtre ou d'un concert, et autour de lui ne tardait pas à se former un petit cercle d'artistes et de gens du monde ; c'étaient, entre autres : Barré, directeur du Vaudeville ; Célerier, l'architecte ; Thévenin, le peintre ; Ravrio, le célèbre fabricant de bronzes ; M. de Sourgès, un des écuyers de l'empereur ; M. de Gontaut, et, enfin, Horace Vernet, encore tout enfant. A minuit sonnant, Jousserand, le propriétaire du café, fermait aux profanes les portes de son établissement, et jusqu'à deux heures du matin le groupe joyeux et spirituel causait et riait, à propos de l'événement ou du scandale du jour, sablant le champagne ou buvant du punch. Ce fut au café de Foy que le jeune Horace commença sa réputation, et les échos en ont longtemps répété deux épisodes bien connus. Un soir, un consommateur s'aperçoit qu'il vient d'être victime d'un vol ; on l'entoure : « C'est, dit-il, ce personnage qui s'est assis auprès de moi : j'en suis sûr ! » Mais quels indices donner à la police ? quel signalement ? « N'est-ce que cela ? dit le petit Horace ; donnez-moi un crayon et du papier. J'ai vu votre homme, et cela suffit. » Le papier et le crayon apportés, l'enfant crayonne en deux traits le profil du voleur, gravé merveilleusement dans sa jeune mémoire, et, grâce à ce signalement imprévu, on arrêtait le coupable le soir même. L'autre épisode a été le dernier souvenir, la dernière tradition du café de Foy. Deux ouvriers, qui repeignaient à neuf les boiseries du café, étant sortis pour prendre leur repas, l'idée d'une espièglerie amusante germe dans la tête d'Horace. Il prend les pinceaux, grimpe sur une table, et en trois traits dessine au plafond une ravissante hirondelle. Inutile de dire qu'on l'y laissa, et le dernier consommateur du café de Foy a pu encore admirer l'hirondelle d'Horace Vernet. Seulement les sceptiques assurent qu'elle avait subi bien des retouches depuis sa première création, et qu'Horace n'en était plus guère l'auteur.

Le café de Foy n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Mis en vente vers 1863, il n'a pas trouvé d'acquéreur : la vogue s'était depuis longtemps envolée. Aujourd'hui, son emplacement est occupé par un bijoutier en faux, qui a pris pour enseigne : *A l'Hirondelle*.

FOY-LA-GRANDE (SAINTE-), ville de France (Gironde), ch.-l. de cant., arrond. et à 38 kilom. S.-E. de Libourne, sur les deux rives de la Dordogne ; pop. aggl., 3,875 hab. ; — pop. tot., 4,033 hab. Collége catholique, collége protestant ; colonie agricole de jeunes condamnés protestants. Fabriques de bonneterie en laine et en coton, toiles de chanvre, chandelles, chapeaux, faïence ; clouterie, tanneries, teintureries. Commerce de vins blancs